

# *Libretto*



ALEXANDER KENT

AU NOM  
DE LA LIBERTÉ

Une aventure de Richard Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par  
LUC DE RANCOURT

*Libretto*

Titre original :  
*For My Country's Freedom*

© Bolitho Maritime Productions Ltd, 1995.

© Éditions Phébus, Paris, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0637-3

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il commence sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.



*À Kim, avec tout mon amour.  
Le monde nous appartient.*





*Et pourtant, Liberté ! Ton drapeau déchiré flotte encore,  
Il claque comme l'orage qui fait face au vent.*

BYRON, 1812



PREMIÈRE PARTIE

1811



## REGRETS

Lady Catherine Somervell tira sur les rênes de la grande jument et, de sa main gantée, lui flatta l'encolure.

– Ce ne sera plus très long, Tamara. Nous serons bientôt à la maison.

Elle resta ainsi en selle, immobile, très droite, à contempler la mer de ses yeux sombres. Il était près de midi en ce premier jour du mois de mars 1811, et une étrange vapeur brumeuse avait déjà envahi le sentier qu'elle avait emprunté pour aller rendre visite à John Allday et à sa toute nouvelle épouse, Unis. Elle n'arrivait pas à croire qu'on les ait laissés tranquilles si longtemps, sans être dérangés par l'Amirauté de Londres. Deux mois et demi : Richard Bolitho et elle n'avaient jamais passé autant de temps ensemble dans leur demeure de Cornouailles.

Elle fit glisser sa capuche ourlée de fourrure et l'air humide lui redonna des couleurs. Au sud, vers la pointe de Rosemullion qui gardait l'embouchure de la Helford, là aussi, alors qu'elle n'était distante que de trois milles, tout était perdu dans la brume. Elle se trouvait sur le chemin côtier le plus haut, car celui du bas s'était écroulé sous les coups de la mer lors des tempêtes de janvier.

Et pourtant, on devinait déjà quelques signes annonciateurs du printemps. Des hochequeues piquaient le long des rives de la Helford, on les reconnaissait à leurs plongeurs

vertigineux, à leur vol erratique. Des choucas également, perchés comme des ecclésiastiques sur les murs de pierre. Les arbres effilochés qui poussaient sur la crête de la colline toute proche n'avaient pas retrouvé leurs feuilles, et leurs branches tombantes luisaient encore d'avoir subi la dernière averse. Cela dit, on distinguait vaguement de petites touches de jaune : les premières jonquilles sortaient en dépit de l'air salin venu de la Manche et des Western Approaches.

Catherine poussa sa monture. Elle songeait rêveusement au passé, s'arrêtait particulièrement à ces semaines de liberté dont ils avaient profité sans contrainte. Passé les premières étreintes après leurs retrouvailles, lorsque Bolitho était revenu de la campagne de l'île Maurice au cours de laquelle il avait anéanti les corsaires de Baratte, elle avait craint qu'il ne tienne pas en place de ne pas être avec ses vaisseaux et ses hommes. Il aurait pu être secrètement inquiet de voir que la marine, pour laquelle il avait tant fait, à qui il avait tant donné, l'oubliait.

Mais leur amour s'était ranimé de plus belle, à supposer que ce fût possible. Ils faisaient de la marche et montaient à cheval, en dépit d'un temps peu clément. Ils allaient rendre visite aux familles de la propriété et, lorsqu'ils ne pouvaient y échapper, se rendaient aux réceptions que donnait Lewis Roxby dans sa demeure grandiose. Roxby, surnommé le Roi de Cornouailles, était le beau-frère de Richard. Les festivités avaient été organisées pour célébrer l'accession, assez inattendue, de Roxby à la chevalerie. Elle esquissa un sourire : désormais, on ne pourrait plus le tenir...

Et que se passait-il dans le vaste monde ? Elle avait guetté chez Richard les signes habituels de malaise, mais non, rien. Elle songeait à leur passion, aux attentions délicates qu'ils avaient l'un pour l'autre. Quoi qu'il en soit, elle savait tout de son homme.

Et tant de choses avaient changé. Les prédictions de Sir Paul Sillitoe s'étaient vérifiées un mois plus tôt. Déclaré fou,

le roi George III avait été privé de tout pouvoir et de toute autorité. Le prince de Galles était devenu régent, en attendant le jour de son couronnement. Certains prétendaient, et c'était peu charitable, que Roxby devait sa récente élévation à l'influence du Prince-Régent. Bien que son titre tout neuf lui ait sans doute été attribué en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays en sa qualité de magistrat et en tant que créateur d'une milice, à l'époque où l'on craignait un débarquement des Français, certains affirmaient que c'était parce que le Régent était également duc de Cornouailles, et qu'il se rendrait compte assez vite de l'inutilité d'avoir Roxby pour allié.

Elle contemplait la mer, ce n'était plus la rivale qu'elle avait crainte si longtemps. Elle sentait encore sur son épaule cette brûlure causée par le soleil après la perte du *Pluvier Doré*, sur la grande barrière de récifs. Et dire que cela faisait déjà deux ans... Elle avait souffert les mêmes tourments que les autres survivants. Mais elle était avec Richard, ils avaient tout partagé aux portes de la mort.

Le soleil était invisible derrière les nuages pâles, mais la mer réussissait tout de même à en capter les rayons, si bien que la houle paraissait éclairée par en dessous, comme par une lanterne énorme.

Elle avait laissé Richard à la maison car il avait des lettres à terminer avant le départ de la malle de poste, place de Falmouth. Elle savait qu'une de ces missives était destinée à l'Amirauté ; ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Elle lui avait même raconté sa visite à Whitechapel, l'aide que lui avait proposée Sillitoe, et qu'elle avait acceptée.

– Je n'aurais jamais cru que tu ferais un jour confiance à cet homme, lui avait dit tranquillement Bolitho.

Elle l'avait serré dans ses bras, ils étaient au lit, et lui avait répondu à voix basse :

– Il m'a aidée à un moment où je n'avais personne d'autre.

Mais un lapin ne se retourne jamais quand il est en face d'un renard.

Et quant à sa lettre destinée à l'Amirauté, il lui avait simplement dit :

– Quelqu'un a dû lire mon rapport sur la campagne de Maurice, et ce que j'y écris sur le besoin que nous avons de frégates. Mais j'ai peine à croire qu'un coup de vent ait balayé ces cursives poussiéreuses !

Et puis cet autre jour, il était avec elle sur la pointe, en contrebas du château de Pendennis. Ses yeux avaient la couleur des eaux grises qui s'agitaient sans cesse, jusqu'à l'horizon. Elle lui avait demandé :

– Tu accepterais un poste à l'Amirauté ?

Il s'était retourné pour la regarder et lui avait répondu d'un ton très net, très décidé :

– Lorsque l'heure sera venue où je ne pourrai plus prendre la mer, Kate, ce sera aussi celle de quitter la marine pour de bon.

Il lui avait souri, de son sourire enfantin, et toutes ses rides s'étaient effacées.

– Et ils seront les derniers à me le demander.

Elle s'était entendue lui répondre doucement :

– Ce sera à cause de moi et à cause de nous, voilà la vérité.

– Il ne s'agira pas d'un prix à payer, Kate chérie, mais d'une récompense.

Elle songeait aussi au jeune Adam Bolitho. Sa frégate, l'*Anémone*, relâchait à Plymouth où elle passait en cale sèche après sa longue traversée depuis Maurice *via* Le Cap et Gibraltar. Elle avait subi tellement d'avaries au cours de son combat au corps à corps avec les corsaires de Baratte que les archipompes ne s'étaient jamais arrêtées de tout le voyage de retour.

Pour lors, Adam était attendu à Falmouth. Elle entendit la cloche de l'église placée sous le patronage de Charles, le



roi martyr, là où depuis des générations on baptisait les Bolitho, où ils se mariaient, et où on les enterrait. Cela ferait du bien à Richard de pouvoir passer quelques moments avec son neveu. Elle doutait qu'il évoque le sujet de la femme de Valentine Keen. Dans ce genre d'affaire, aller à la confrontation n'était pas la meilleure méthode.

Elle revoyait Allday, lorsqu'elle s'était arrêtée à la petite auberge de Fallowfield, *Au Vieil Hypérion*. Un artiste local avait peint l'enseigne – la vieille dame dans l'eau jusqu'aux derniers sabords, comme avait dit fièrement Allday après son mariage, une semaine avant la Noël. Mais Unis, sa jeune épouse au visage épanoui et qui connaissait l'*Hypérion* à bord duquel son premier mari avait péri, lui avait expliqué ce qui souciait Allday. Il craignait que Sir Richard ne le laisse à terre lorsqu'il aurait reçu une nouvelle affectation.

Elle lui avait confié l'amour qu'elle ressentait pour son solide marin à la démarche chaloupée, sans lui parler de la jalousie qu'elle pouvait éprouver envers la marine, celle qui risquait de les séparer. Mais elle était fière de ce lien si particulier qui existait entre le vice-amiral et son maître d'hôtel.

– Je sais, lui avait répondu Catherine. J'y suis soumise comme vous. C'est pour notre salut que nos hommes partent affronter la mer et les canons. *C'est pour nous.*

Mais elle n'était pas sûre de l'avoir convaincue.

Elle sourit, elle avait un goût de sel sur les lèvres. *Ni d'être très convaincue moi-même.*

Sa jument accéléra le train en atteignant la nouvelle route construite par les prisonniers de guerre français qu'employait Roxby. Et Catherine se disait que c'était grâce à ces mêmes prisonniers que sa demeure et ses jardins étaient si impeccablement entretenus. Comme la plupart des propriétés dans le pays, il n'y avait plus que des vieillards et des éclopés rejetés par la marine pour travailler sur les terres des Bolitho. Tout jeune homme qui ne bénéficiait pas d'une protection

se faisait immanquablement ramasser par les détachements de presse omniprésents. Et cette protection ne permettait pas toujours d'échapper au sort. Il suffisait d'une nuit noire, d'un vaisseau à l'ancre, d'un commandant qui ne posait pas trop de questions au retour de son détachement.

Le toit de la vieille demeure grise apparut au-dessus de la colline. Adam avait-il des nouvelles? Il allait certainement remarquer que son oncle était dans une forme superbe. L'exercice, une nourriture saine, du repos... Elle pinça les lèvres. Et l'amour, qui les laissait haletants.

Elle s'était souvent demandé si Adam ressemblait en quelque manière à son père. Il n'existait aucun portrait de lui dans toute la maison, et elle était bien sûre que le père de Bolitho s'en était assuré après que Hugh eut jeté l'opprobre sur lui-même et sur sa famille. Ce n'était pas tant à cause de son goût du jeu, qui l'avait laissé criblé de dettes et avait ruiné la propriété – jusqu'à ce que les succès de Richard en tant que commandant d'une frégate lui aient permis de gagner assez de parts de prises pour combler le trou. Hugh avait même fini par tuer en duel un officier, l'un de ses camarades, pour une affaire de jeu.

Tout cela, leur père aurait encore réussi à le pardonner. La coupe avait débordé lorsque Hugh avait déserté la marine pour se ranger du côté des Américains pendant la guerre d'Indépendance. Catherine songeait aux portraits alignés sur les murs et dans l'entrée, tous ces hommes aux yeux gris, au regard sévère. On aurait dit qu'ils l'observaient, qu'ils la jugeaient lorsqu'elle montait l'escalier. Pourtant, ils n'avaient pas *tous* été des saints...

Un palefrenier prit la bride de sa monture et Catherine lui dit :

– Tu la bouchonneras bien, hein?

Puis elle aperçut un autre cheval qui mastiquait bruyamment dans les écuries, et un tapis de selle bleu et or. Adam était déjà arrivé.

Elle secoua la tête pour faire retomber ses longs cheveux sombres sur ses épaules.

En ouvrant la porte à double battant, elle les vit, debout près d'une grande flambée. On les aurait crus frères ; ces cheveux noirs, les traits des Bolitho, comme sur les portraits, comme sur ces visages qu'elle avait tant scrutés tandis que la maison devenait sa demeure. Elle regarda subrepticement la table, l'enveloppe de toile au timbre de l'Amirauté, l'ancre câblée. Elle en avait eu le pressentiment, mais elle en ressentit pourtant un choc.

Tout sourire, elle tendit les bras à Adam qui venait la saluer. Richard avait dû surprendre son coup d'œil et ce bref moment de consternation.

Là était son véritable adversaire.

Le lieutenant de vaisseau George Avery se tenait près de la fenêtre de sa chambre, d'où il observait la foule et les voitures qui se pressaient dans la rue. C'était jour de marché à Dorchester : les paysans venus de la campagne et des villages alentour pour acheter ou pour vendre marchandait. À cette heure, les tavernes devaient être pleines.

Il s'approcha d'un miroir et s'examina attentivement, comme il aurait inspecté la tenue d'un jeune aspirant.

Il n'en revenait toujours pas d'avoir accepté la proposition de Sir Richard Bolitho qui lui avait demandé de rester son aide de camp. Il avait assez souvent juré que, si on lui offrait un commandement, aussi modeste et minuscule fût-il, il se jetterait sur l'occasion. Il était âgé pour son grade, il n'aurait plus jamais trente ans. Il examina d'un œil critique son uniforme bien coupé et les aiguillettes d'or, insigne des fonctions qu'il occupait auprès de Sir Richard Bolitho. Avery n'était pas près d'oublier le jour où il avait fait la connaissance de ce fameux amiral, dans sa demeure de Falmouth. Il ne s'était

pas attendu à ce que Bolitho lui accorde cet entretien, à lui, le neveu de Sir Paul Sillitoe, car il connaissait à peine son oncle et ne savait pas pourquoi celui-ci avait cité son nom.

Ce qu'il avait vécu au cours du drame qui avait manqué lui coûter la vie lui donnait encore des cauchemars. Il était alors second d'une petite goélette, *La Jolie*, prise aux Français, et s'amusait beaucoup des opérations qu'ils menaient contre des marchands ennemis au cours de combats éclairs. Mais son jeune commandant, également lieutenant de vaisseau, s'était montré trop sûr de lui, ce qui l'avait conduit à prendre des risques inconsidérés. Il s'entendait presque raconter l'affaire à Bolitho, au cours de leur premier entretien. *Je le trouvais imprudent, sir Richard*. Ils s'étaient fait surprendre par une corvette française qui les avait massacrés avant qu'ils aient pu réagir. Son jeune commandant avait été coupé en deux à la première bordée et, un peu après, Avery s'était effondré à son tour, gravement blessé. Impuissant, il avait vu ses hommes, totalement découragés par la violence de l'attaque, amener les couleurs.

Fait prisonnier, Avery avait souffert mille morts entre les mains de chirurgiens français. Non qu'ils ne se soient occupés de lui ou qu'ils se soient montrés indifférents à ses souffrances. Leur manque de moyens était la conséquence directe du blocus anglais, par une ironie du sort qui lui revenait fréquemment en mémoire.

La paix d'Amiens, ce bref intermède qui avait uniquement laissé aux deux adversaires le temps de panser leurs plaies et de reconstituer défenses et vaisseaux, avait permis à Avery d'être libéré plus tôt en échange d'un prisonnier français. À son retour en Angleterre, nulle félicitation, pas de récompense pour la bravoure dont il avait fait preuve. Au contraire, il était passé en conseil de guerre. Finalement, il n'avait pas été jugé coupable de lâcheté ni d'imprudence ayant mis son bâtiment en péril. Mais *La Jolie* avait amené son pavillon devant l'ennemi et, blessé ou pas, il avait reçu

un blâme. Il ne dépasserait jamais le grade de lieutenant de vaisseau jusqu'à la fin de sa carrière.

Jusqu'à ce jour, qui remontait à dix-huit mois, où Bolitho l'avait pris comme aide de camp. Cela lui avait ouvert une porte, Avery avait connu une nouvelle existence aux côtés de l'un des héros de l'Angleterre. Aux côtés d'un homme dont les exploits et le courage avaient redonné du cœur à son pays.

Il sourit à son reflet dans la glace et revit le jeune homme qu'il avait été. L'espace d'une seconde, son expression habituelle empreinte de méfiance, ces lignes amères creusées autour de ses lèvres, disparaurent. Mais les mèches de cheveux gris qui parsemaient ses cheveux châtain étaient toujours là, comme cette raideur à l'épaule, séquelle de sa blessure et du traitement qu'il avait subi. Et il savait que ce qu'il voyait n'était pas la vérité.

Il entendit quelqu'un près de la porte d'entrée et jeta un regard circulaire à sa chambre : un endroit nu, tout simple, sans personnalité. Tout comme le reste de la maison, le presbytère où son père, homme strict mais au grand cœur, l'avait élevé. La sœur d'Avery, Ethel, qui avait épousé elle-même un membre du clergé après la mort de leur père, tué dans la rue par un cheval emballé, y habitait toujours avec son mari.

Il attacha son sabre à ses bélières et ramassa son bicorné galonné d'or. Un or aussi brillant que le jour, dix-huit mois auparavant, où il en avait pris livraison chez Joshua Miller, le tailleur de Falmouth. On en était à la deuxième génération de Miller qui confectionnait les uniformes de la famille Bolitho, même si bien peu de gens savaient encore comment cela avait commencé. Bolitho avait équipé Avery lorsqu'il était entré à son service. Encore une marque de délicatesse, si caractéristique de l'homme qu'il connaissait maintenant fort bien, même s'il ne le comprenait pas parfaitement. Son charisme, dont il ne semblait pas être conscient lui-même ; cette façon qu'avaient ses proches de le protéger. Son *petit équipement*, ainsi

qu'il les appelait : son solide maître d'hôtel, Allday, son secrétaire originaire du Devon, Yovell, un homme un peu replet, sans oublier Ozzard, son domestique, un homme sans passé.

Il déposa un peu d'argent sur la table à l'intention de sa sœur. Elle ne tirait pas grand-chose de son rat de mari. Avery l'avait entendu quitter le presbytère de bonne heure, sans doute pour aller faire la charité quelque part, à moins que ce ne fût pour dire quelques mots à l'oreille d'un brigand que l'on conduisait au gibet. Il sourit. Si réellement son beau-frère était un homme de Dieu, le Tout-Puissant serait bien inspiré de faire attention quand il choisirait son petit équipage !

La porte s'ouvrit, sa sœur était dans le couloir et le regardait, comme si elle n'avait pas envie de le voir s'en aller.

Elle avait les mêmes cheveux sombres qu'Avery, les mêmes yeux dorés, des yeux de chat. Mais, en dehors de cela, ils ne se ressemblaient guère. Il avait du mal à admettre qu'elle n'avait que vingt-six ans, avec son corps déformé par les grossesses. Elle avait quatre enfants, mais en avait perdu deux autres. Difficile de se souvenir de la jeune fille d'autrefois, qui avait été plutôt mignonne à l'époque.

Elle lui dit :

– George, le charretier est là. Il déposera ton coffre à l'*Écu du Roi*.

Il la prit dans ses bras et la serra, elle le regarda.

– Je sais bien que tu dois partir, George, mais j'étais si contente que tu sois là. On pouvait parler, et puis...

Lorsqu'elle était désemparée, son accent du Dorset devenait plus prononcé.

Deux enfants hurlaient en bas, mais elle n'avait pas l'air de les entendre. Elle reprit brusquement :

– J'aurais bien aimé rencontrer Lady Somervell, moi aussi.

Avery la serra un peu plus fort. Elle l'avait souvent interrogé au sujet de Catherine, ce qu'elle faisait, de quelle manière elle s'adressait à lui, comment elle s'habillait. Il passa la main

sur la robe en grosse toile bise que sa sœur n'avait pas cessé de porter tout le temps de son séjour.

Un jour, il avait fait mention de Catherine alors que le mari d'Ethel était dans la pièce. Il avait déclaré, de sa voix aiguë :

– Une femme sans foi ! Je ne veux pas entendre son nom chez moi !

– Je croyais que c'était la maison de Dieu, avait rétorqué Avery.

Depuis, ils ne s'étaient plus adressé la parole. Avery se dit que c'était la raison pour laquelle il avait quitté le presbytère de bonne heure, pour leur éviter de mentir en se faisant des adieux fraternels.

Avery se sentait soudain pressé de partir.

– Je vais dire au charretier d'y aller, j'irai à pied jusqu'au relais.

Dans le temps, il aurait évité de marcher dans la rue. C'était une ville de l'intérieur, elle regorgeait pourtant d'officiers de marine. Les familles d'officiers aimaient acquérir une demeure à Dorchester, car la ville n'était guère éloignée de la baie de Weymouth, de Portland et de Lyme. Et il avait vu bon nombre d'officiers changer de trottoir pour éviter de le croiser, à l'époque où il se remettait de sa blessure et attendait de passer en conseil de guerre.

Depuis qu'il était avec Bolitho, tout cela avait bien changé. *Mais cela ne changera rien à ce que j'éprouve à leur égard.*

Il étreignit sa sœur encore une fois, il sentait contre lui son corps usé. Qu'était-elle devenue, la jeune fille d'autrefois ?

– Je t'enverrai de l'argent, Ethel – il la sentit faire oui de la tête, elle était trop submergée par les larmes pour parler. La guerre sera bientôt finie, je reviendrai à terre.

Il songeait à Bolitho, qui acceptait si facilement sa situation, à ce qu'Allday lui avait confié – son œil malade –, et à ce que cette confiance lui avait coûté. *En tout cas, je ne pourrais être en meilleure compagnie.*

Il descendit l'escalier si familier, sans ornement aucun car il fallait éviter de gaspiller, comme disait le vicaire. Avery avait pourtant remarqué qu'il possédait une cave excellente. Il passa devant la pièce dans laquelle son père avait commencé à faire son éducation. Dans d'autres circonstances, ce souvenir lui aurait arraché un sourire. Yovell, qui l'avait immédiatement accepté au sein de leur *petit équipage* parce qu'il écrivait et parlait le latin. Comme c'était étrange, c'est ce talent qui lui avait permis de sauver la vie du contre-amiral Herrick, l'ami de Bolitho.

– Les routes doivent être meilleures maintenant, reprit-il. Je serai à Falmouth après-demain.

Elle leva les yeux vers lui, et il crut revoir la jeune fille à travers ce masque.

– Je suis si fière de toi, George – elle s'essuya le visage avec son tablier. Tu ne sauras jamais à quel point!

Ils sortirent, le charretier prit son dû et salua la femme du vicaire.

Puis ils s'embrassèrent. Plus tard, en marchant dans les rues, Avery se souvint de sa détresse. Elle l'avait embrassé à la façon d'une femme qui vient tout juste de se rappeler comment les choses auraient pu être.

Il aperçut la malle, près de l'auberge, avec son écusson de la Poste royale peint sur la portière. Les bras étaient vides, les chevaux pas encore attelés, mais des domestiques s'activaient déjà à fixer les bagages sur le toit.

Il se retourna en direction de la rue où il avait grandi, mais sa sœur avait disparu.

Il croisa deux aspirants qui effectuaient quelque mission, ils se découvrirent pour le saluer. Mais Avery ne les remarqua même pas.

Puis l'évidence lui sauta aux yeux, comme un choc. Il ne la reverrait jamais.



John Allday s'arrêta de bourrer de tabac l'une de ses longues pipes et, sans l'allumer, se dirigea vers la porte.

Il resta un long moment à regarder l'enseigne toute neuve qui brillait en se balançant au gré du vent. Il ne voyait pas la Manche de là où il était, mais se la représentait sans peine. Le vent avait un peu adonné depuis le matin, ce serait bientôt le jusant. Il imaginait également Falmouth, les navires qui viraient leurs câbles en attendant le moment de lever l'ancre pour profiter du vent et de la marée. Il y avait aussi des vaisseaux de guerre, mais peu nombreux; les célèbres paquebots de Falmouth; des pêcheurs et des caseyeurs à homards. Il allait falloir qu'il s'y habitue. *Je dois m'y habituer.* Il entendit la cloche solitaire de l'église. Ses yeux se mouillèrent. L'église où il s'était uni à Unis, il y avait de cela deux mois, à peine. Il n'avait jamais connu pareille chaleur, pareil amour, et si inespéré. Il avait toujours eu l'œil attiré par les «jolies petites frégates», comme il disait, mais Unis les surpassait toutes.

Les hommes allaient bientôt rentrer des champs; la nuit tombait encore trop tôt pour qu'ils puissent travailler très longtemps.

Il entendit le frère d'Unis, un autre John, qui préparait des pichets et disposait les bancs. On suivait ses pas dans la salle au bruit de sa jambe de bois. Un brave homme, ancien soldat au 31<sup>e</sup> de ligne, le régiment du Huntingdonshire. C'était réconfortant de le voir habiter cette chaumière près de l'auberge, il pourrait aider Unis quand il serait en mer.

Sa Seigneurie était venue à cheval à Fallowfield pour essayer de le rassurer. Mais l'un des cochers qui s'était arrêté à l'auberge pour avaler une bière et un ou deux pâtés lui avait dit que Sir Richard avait reçu une lettre de l'Amirauté. Du coup, Allday était incapable de penser à rien d'autre.

Il entendit le pas léger d'Unis qui arrivait par l'autre porte

et se retourna. Elle avait dans les bras un panier d'œufs qu'elle venait de ramasser.

– Tu te fais encore du souci, mon chéri?

Allday rentra dans la salle et se mit à rire pour éviter de répondre.

– Tout est si nouveau pour moi, tu sais.

Elle inspecta la pièce, les grosses pintes de bière accrochées à leurs chevalets. Ce jour-là, on avait mis des nappes propres et le pain frais tenterait le premier ouvrier agricole de retour chez lui. Un endroit bien accueillant : on aurait dit qu'il était heureux d'être tel qu'il était.

– Et pour moi aussi, c'est nouveau, d'avoir un homme avec moi.

Elle lui sourit tendrement.

– Te fais pas de souci pour ça. Tu as pris mon cœur, et je dois même dire que je serai triste quand tu partiras, *car tu partiras*. Je suis bien en sécurité. Promets-moi juste que tu reviendras.

Elle se détourna vers la cuisine pour qu'il ne voie pas la larme qui brillait dans ses yeux.

– Je vais te chercher un godet, John.

Le frère d'Unis, qui était occupé à remettre des bûches dans le feu, se redressa et regarda Allday, l'air sérieux.

– C'est pour bientôt, à ton avis?

Allday hocha la tête.

– Il va d'abord aller à Londres. Il faudrait que je l'y accompagne.

– Pas cette fois, John. À présent, tu as Unis. J'ai perdu une jambe au service du roi, j'ai eu de la chance. Encore que, à l'époque, je n'étais pas vraiment de cet avis... Un canon ne fait pas attention là où il frappe. Alors, profite de ce que tu as.

Allday reprit sa pipe éteinte et fit un sourire en voyant sa jeune épouse qui arrivait avec une chope de rhum.

– Toi, ma mie, tu sais ce qu'il faut à un homme!

Elle brandit l'index et se mit à glousser.

– Tu es un grand méchant, John Allday!

Son frère se détendit, Allday en fut heureux. Mais comment aurait-il pu comprendre? Il n'avait été qu'un soldat, alors, pourquoi s'étonner?

Lady Catherine Somervell s'arrêta dans le virage de l'escalier et serra sa robe contre elle. Après la chaleur du grand lit à baldaquin et du feu qui brûlait dans sa chambre, l'air était glacial. Elle était pieds nus.

Elle était allée se coucher plus tôt qu'à son habitude pour laisser Richard s'entretenir en tête à tête avec son neveu. Quelque temps après, ils étaient montés ensemble, et elle avait eu l'impression d'entendre Adam vaciller en arrivant à la porte de sa chambre.

Pendant tout le dîner, il s'était montré tendu et peu bavard, ce qui ne lui ressemblait pas. Ils avaient parlé de son voyage de retour, de l'*Anémone* qui passait au bassin pour remplacer une partie de la doublure de cuivre endommagée sous les tirs croisés des corsaires de Baratte. À un moment, Adam avait levé les yeux de son assiette et, pendant quelques secondes, elle avait retrouvé l'air animé qui lui était coutumier, cette fierté que lui procurait son *Anémone*.

– Elle a pris une bonne raclée, mais, grâce à Dieu, sous le cuivre, les membrures sont solides comme l'airain!

Il leur avait raconté que le brick *Larne* avait également rallié Plymouth. Il avait apporté des dépêches en provenance de Bonne-Espérance, mais il devait rester un certain temps à Plymouth pour remettre en état espars et grément. La chose n'était guère surprenante. La *Larne* avait été en mer sans relâche depuis près de quatre années, subissant sans cesse une chaleur accablante et de terribles tempêtes.

Lorsqu'elle songeait à Richard, elle se disait qu'il devait

plus ou moins s'y attendre. Encore un coup du destin, peut-être, qui avait fait revenir James Tyacke en Angleterre. Cet officier si brave, si fier, celui que les marchands d'esclaves arabes avaient surnommé *le diable à la demi-figure*. Comme il devait détester Plymouth, ces regards horrifiés ou remplis de pitié chaque fois qu'il montrait ses terribles cicatrices dans la foule animée d'un port de guerre.

Adam leur avait confirmé que Tyacke avait envoyé son second à Londres pour y porter ses dépêches, alors qu'en général un commandant entreprenait lui-même le déplacement pour faire sa cour à l'Amirauté.

Catherine aperçut une chandelle qui vacillait sur la petite table posée à un endroit où l'escalier était noyé dans la pénombre. Elle avait dû se rendormir après les avoir entendus monter. Lorsqu'elle avait tendu la main à la recherche de son homme, sa place était vide.

Elle frissonna, comme si quelqu'un l'observait. Elle leva les yeux vers le portrait le plus proche, celui qui représentait le contre-amiral Denziel Bolitho. Peut-être, de tous ceux qui figuraient là, celui qui ressemblait le plus à Richard. C'était son grand-père et ils se ressemblaient énormément : les mêmes yeux, des cheveux noir corbeau. Denziel était le seul autre Bolitho à avoir accédé au rang de contre-amiral. Et maintenant, Richard était monté encore plus haut qu'eux tous, il était le plus jeune vice-amiral de la liste navale depuis la mort de Nelson. Elle fut prise d'un nouveau frisson, mais ce n'était pas l'air froid de la nuit. Richard lui avait dit qu'il abandonnerait tout – pour elle, pour eux.

Il lui avait souvent parlé de son grand-père, tout en avouant qu'il ne se souvenait pas très bien de lui. Il avait bâti ses impressions sur ce que son père, le commandant James, lui en avait raconté et aussi, naturellement, d'après son portrait. Denziel était représenté à la bataille de Québec, sur fond de fumée, lorsqu'il était venu soutenir Wolfe. Le peintre avait

réussi à saisir l'homme qui se dissimulait derrière l'uniforme. Il y avait de l'humour dans son regard, dans sa bouche. Avait-il pris une maîtresse, comme l'avait fait son petit-fils ?

Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, elle voyait quelque chose qui brillait faiblement du côté de la flambée. Puis elle aperçut Bolitho. Il était assis sur le tapis, un bras posé contre un fauteuil, le fauteuil dans lequel s'asseyait son père pour lui faire la lecture. Il semblait ne pas pouvoir se retenir de regarder par la fenêtre, de rappeler à son souvenir la mer qui l'attendait là. La mer qui attendait, comme toujours, un autre Bolitho. Il y avait un verre de cognac posé près de l'âtre et les tisons mourants se reflétaient sur le verre, comme à travers une loupe.

Bolitho ouvrit les yeux et la fixa. Elle crut qu'elle l'avait sorti d'un rêve.

Il essaya de se relever, mais glissa sur le côté et tisonna les cendres jusqu'à ce que les flammes revivent.

Puis il ôta sa veste et la jeta sur ses épaules.

– Pardonne-moi, Kate, je me suis endormi ! Je n'avais pas imaginé...

Elle lui ferma la bouche en posant les doigts sur ses lèvres.

– Ce n'est pas grave, je suis contente de m'être réveillée.

Elle contemplait son profil où l'émotion se lisait nettement en dépit de la pénombre. Ils étaient restés tant de fois assis à cet endroit, à s'écouter mutuellement, avides l'un de l'autre. Il ne se montrait jamais impatient avec elle, même lorsqu'ils avaient discuté de l'achat de ce brick charbonnier, la *Maria José*. Un autre, un autre marin, aurait pu se mettre en rogne. Mais lui s'était contenté de répondre : « Nous verrons cela quand la saison sera propice. C'est un peu risqué, mais, même si nous n'y arrivons pas, le navire prendra de la valeur. » Toujours *nous*. Même lorsqu'ils étaient séparés, ils restaient ensemble.

Il lui dit brusquement :

– Adam m'a tout raconté.

Elle se tut, elle ressentait sa peine comme si c'était la sienne, mais elle ne dit rien. Bolitho poursuivit :

– Cela le torture, et aussi le fait de penser au mal que cela peut me faire.

– Est-ce le cas ?

Il la prit par les épaules et la serra plus fort.

– Qui suis-je pour le réprimander ? Je t'ai enlevée à un autre, comme je l'ai fait pour Cheney.

Il la regarda, tout surpris que ce prénom ait franchi ses lèvres.

– Il voulait s'en aller sur-le-champ. Dans son état, il se serait tué, avec ces routes épouvantables.

– Je suis venue à toi de mon propre gré. Je t'aimais, je t'ai toujours aimé. Si j'ai un regret, c'est d'avoir gaspillé toutes ces années avant que tu me retrouves.

Il contemplait le feu.

– C'est arrivé après qu'on eut annoncé la perte du *Pluvier Doré*. Zénoria se trouvait ici et, comme toi, cette nuit-là, elle était restée éveillée. Adam était redevenu comme un petit garçon, il pleurait parce qu'il croyait que toi et moi avions péri. Ils croyaient que Val était mort lui aussi.

Il hocha la tête.

– Ce fichu bâtiment en a décidément lourd sur la conscience !

– Nous étions *ensemble*, mon chéri...

– Je sais. J'y repense souvent.

– T'a-t-il tout raconté ? lui demanda-t-elle.

Bolitho acquiesça lentement.

– Ils sont devenus amants, ils étaient peut-être même amoureux l'un de l'autre. Mais quand la nouvelle a éclaté que nous avions été sauvés par la *Larne*, c'était trop tard, le mal était fait. Je ne sais pas ce qu'en pense Zénoria, mais elle a désormais un bon mari et un enfant. Ils n'ont pas pu faire autrement, ce n'était pas de la folie ni de la tromperie.

Il lui caressa très doucement les cheveux.

– Mais Adam est amoureux d'elle. Il doit garder le secret, et elle aussi.

– Je suis si heureuse qu'il t'ait parlé. Tu représentes tant pour lui, plus que quiconque.

– Et puis il existe une lettre.

Elle se raidit lorsqu'il lui expliqua :

– De désespoir, il lui a écrit. C'était je ne sais quand, l'an passé. Ce sera le test, il nous reste à attendre et à espérer.

Catherine saisit le verre, il était presque chaud d'être resté près du feu. Il la regarda tandis qu'elle avalait le cognac.

– Quand sauras-tu, Richard, pour Londres ?

Il parut presque soulagé de changer de sujet.

– Leurs Seigneuries semblent réfléchir à la chose.

Catherine avala une autre gorgée, l'alcool lui brûlait les lèvres. Ce n'était pas fini. Elle lui demanda :

– Je crois que Sir James Hamett-Parker est parti, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

– Oublié. On l'a remplacé. L'amiral Sir Graham Bethune. Il fera du bon travail.

– Tu dis souvent que la marine est une grande famille. Mais tu ne m'en as jamais parlé.

– C'était il y a bien longtemps. Je l'ai perdu de vue. Il est beaucoup plus jeune que Hamett-Parker, ce qui va nous changer, et ce n'est pas dommage.

Elle lui demanda doucement :

– Plus jeune que toi, Richard ?

– En fait, répondit Bolitho, il était aspirant lorsque j'ai eu mon premier commandement, *L'Hirondelle* – il réfléchit un instant. Oui, il est plus jeune que moi. C'est cela qui te fait peur, j'imagine.

Il avait dit cela tranquillement et elle songea que, s'il y avait eu davantage de lumière, elle aurait lu sur son visage la

même expression que celle d'Adam lorsqu'il parlait de son *Anémone*, cet air de défi et de fierté.

– Je n'avais que vingt-deux ans lorsque j'ai pris ce commandement. À propos, c'était à Antigua.

– Il n'est pas normal que ce soit lui qui te donne des ordres. Il lui sourit.

– Ma tigresse, encore ! La marine a des façons bizarres. La chance, l'influence, le destin, voilà ce qui détermine l'ancienneté, ce ne sont pas les capacités. Souviens-toi, Notre Nel avait dix ans de moins que Collingwood à Trafalgar, mais ils étaient bons amis.

Il lui prit les mains et ils se levèrent.

– Au lit, décida Bolitho, ou ma petite fille va me maudire toute la matinée !

Elle baissa les yeux vers le tapis. C'est ici que tout s'était passé. Elle imaginait facilement ce qu'avait éprouvé Adam dans cette pièce. Elle répondit d'un ton très calme :

– Je ne suis plus une petite fille, Richard chéri. Je suis une femme, avec toutes les passions qu'éprouve une femme. Y compris la haine, si nécessaire.

Ils empruntèrent l'escalier bras dessus bras dessous. La bougie solitaire était morte et l'amiral aux yeux gris était perdu dans l'ombre.

Ils s'arrêtèrent sur les marches pour écouter les bruits de la maison, tous ces craquements, ces petits riens qui lui donnaient vie. Bolitho lui dit :

– Ils vont me proposer une nouvelle affectation, un autre vaisseau amiral. Je te retrouverai à Londres. Mais je dois tout d'abord me rendre à Plymouth.

Elle le regardait, surprise comme toujours de voir qu'il était capable de penser à tant de choses à la fois.

– J'aimerais tant ne pas te mêler à tout ça, Kate, ou ne pas laisser quiconque croire qu'il s'est fait manipuler.

– Tu vas voir James Tyacke.



– Oui. Je ne supporte pas d’être séparé de toi. Désormais, chaque heure est précieuse.

Elle revoyait Tyacke aussi nettement que s’il avait été avec eux dans la pièce. Il aurait été séduisant, sans cette moitié de son visage qui faisait croire qu’il avait été déchiqueté par quelque terrible bête sauvage. Elle se souvenait, lorsque la *Larne* s’était approchée d’eux, après les mille morts qu’ils avaient dû endurer ; et lorsque Tyacke lui avait offert cette robe jaune qu’il serrait en secret dans son coffre, pour couvrir son corps brûlé par le soleil. La robe qu’il avait achetée pour la jeune fille qui l’avait rejeté, après sa blessure. Il méritait pourtant meilleure femme que celle-là.

Bolitho lui dit seulement :

– Je veux l’avoir comme capitaine de pavillon.

– Il n’acceptera jamais, répondit-elle. Je ne suis même pas sûre qu’il doive accepter.

Bolitho lui fit monter les dernières marches.

– C’est bien cela qui est difficile, Kate. *J’ai besoin de lui*. Je ne peux pas m’en sortir sans lui.

Plus tard, alors qu’ils étaient allongés dans le grand lit à baldaquin, elle réfléchit à ce qu’il lui avait dit.

Et à ce qu’il n’avait pas dit. Sur sa vision affaiblie, sur ce qui se passerait si son autre œil était blessé. Il lui fallait un commandant en qui il puisse avoir entière confiance. Pas étonnant que Bolitho ait envie de voir Tyacke seul. Il ne devait jamais imaginer que Richard usait de sa présence à elle pour tenter de le persuader d’accepter cette promotion et tout ce qui allait avec. Et ce que cela allait exiger de lui.

Elle se serra contre lui en murmurant :

– Quoique tu fasses, mon chéri, je t’attendrai.

Le premier bruit qu’elle entendit, c’était un coq qui chantait, et elle n’avait pas rêvé.

## PLUS QUE DE LA LOYAUTÉ

Avec ces routes pleines d'ornières, les fenêtres et les portières de la petite voiture sans armoiries étaient couvertes de boue. On s'arrêta un court instant à l'entrée de l'arsenal de Plymouth, le temps d'identifier les passagers. Tandis que les roues tressautaient sur les pavés, Bolitho se dit que le jeune lieutenant des fusiliers responsable du poste de garde les suivait sans doute encore du regard, bouche bée.

Son séjour à Plymouth était strictement privé. Il essayait de sourire, ne serait-ce qu'à cause de la présence de son aide de camp, mais c'était trop difficile. Son arrivée n'allait pas rester ignorée très longtemps. Le fusilier marin était certainement en route vers la résidence du major-général. *Amiral, Sir Richard Bolitho est ici!*

Bolitho agrippa la poignée de la vitre pour examiner l'arsenal encombré, sans se rendre compte du coup d'œil que lui jetait Avery. De tous les ports de guerre anglais, Plymouth était celui qu'il connaissait le mieux. C'est là qu'il avait quitté Catherine lors de son départ pour la campagne de Maurice. Avery les accompagnait, leur première mission ensemble. Il gardait ses distances, tâtait le terrain, encore trop blessé de ce qui lui était arrivé après son passage en conseil de guerre pour faire encore confiance à son propre jugement. *Comme il a changé.* Peut-être avaient-ils changé tous les deux.

– Nous allons terminer à pied.

Avery tapa sur le toit et les chevaux s'arrêtèrent en piaffant.

Bolitho descendit de voiture, le vent lui fouetta le visage. Au-delà de la Tamar, les collines ondulées verdoyaient. Ce n'était qu'un fleuve, et pourtant, il le séparait de son pays, la Cornouailles. Les eaux étaient sombres et boueuses, ce qui n'était guère surprenant après les fortes pluies.

– Il se trouve par là.

Il se demanda si Avery avait remarqué qu'il était resté silencieux et renfermé pendant tout ce voyage inconfortable. Il risquait même de lui en vouloir, maintenant qu'il avait repris ses fonctions d'aide de camp, abandonnant toute chance de promotion, sans parler de commandement.

Bolitho contemplait son profil, volontaire et intelligent.

– À dire vrai, je fais un bien mauvais compagnon. Tant de choses qui ont commencé et se sont terminées ici.

Avery hocha la tête. Il pensait à son dernier passage, lorsqu'il avait vu Bolitho dire adieu à sa Catherine bien-aimée, à l'auberge du *Lion d'Or*. Et à ce qu'il avait lui-même ressenti lorsque leur grosse frégate, la *Walkyrie*, avait arboré la marque de Bolitho en tête de misaine. C'était comme une seconde naissance, la marine qui avait été à deux doigts de le rejeter l'acceptait de nouveau dans son sein.

Ils longèrent le mur. Leurs manteaux de mer dissimulaient leurs uniformes et leurs insignes de grade aux yeux de ceux qui auraient pu les guetter depuis les nombreux vaisseaux en travaux.

Avery s'en souvenait très précisément, ils s'étaient arrêtés près d'un autre bassin dans ce même chantier, et Bolitho lui avait parlé de son vieux soixante-quatorze, l'*Hypérion*, qui se trouvait là, réduit à l'état d'épave après avoir survécu à la plus terrible bataille qu'il ait jamais connue. Mais l'*Hypérion* avait eu une nouvelle vie, il était devenu une légende, et on le célébrait encore dans les ballades qui se chantaient dans les tavernes. Des chansons qui racontaient son dernier

combat, lorsqu'il avait sombré en montrant la marque de Bolitho. Et cette marque flottait sans doute encore à l'endroit où il reposait, avec son équipage réduit à l'état d'ombres, les marins restés là où ils étaient tombés. Mais dans le cœur de Sir Richard Bolitho et dans celui de son fidèle maître d'hôtel, John Allday, ils vivaient toujours. Ils y étaient. Ils n'oublieraient jamais.

Bolitho s'arrêta au niveau de la *Larne*, un brick de quatorze canons, qui se trouvait en contrebas. Elle semblait petite, bien trop petite pour affronter le grand large ; mais lorsque Tyacke, contre toute raison et toute expérience, avait persisté et continué à rechercher leur petite chaloupe après le naufrage du *Pluvier Doré*, la *Larne*, tel un géant, avait fendu les lames.

Bolitho aperçut un piquet de fusiliers sur la jetée. Il devait s'assurer que nul ne désertait, pas même des hommes qui n'avaient pas revu leur foyer depuis des mois ou des années. C'était insultant. James Tyacke était un commandant qui n'aurait jamais à porter *déserteur* en face du nom d'un marin.

– Vous savez ce que vous avez à faire, dit Bolitho.

Il s'exprimait plus sèchement qu'il n'aurait voulu, mais Avery en eut à peine conscience. Il connaissait les ordres écrits que Bolitho avait dictés à Yovell, son secrétaire. Cela aussi, c'était un secret, comme si Bolitho n'était pas sûr d'avoir arrêté sa décision. C'est donc qu'il hésitait encore.

Avery lui jeta un coup d'œil. Pas sûr de lui ? Après tout ce qu'il avait accompli, cela semblait impossible.

– Prenez vos dispositions pour un départ tôt demain matin, poursuivit Bolitho. Nous passerons la nuit ici.

– Le *Lion d'Or*, sir Richard ?

Bolitho avait les yeux perdus, la rade de Plymouth se reflétait dans ses prunelles, et Avery craignit de l'avoir blessé.

– Je... je voulais simplement dire...

De manière assez inattendue, Bolitho lui fit un sourire en lui prenant le bras. La manche de son manteau était trempée.

– Je sais. J’ai la tête ailleurs, aujourd’hui – il se tourna vers la ville. Non, je préférerais un autre endroit.

Il revoyait soudain Catherine. Et leur étreinte, avant son départ pour Plymouth. Elle devait être en route pour Londres, à cette heure-ci, pour Chelsea. Elle lui avait fait découvrir son Londres à elle. Comme tout ce qu’elle lui avait donné, tout ce à quoi ils devraient renoncer quand il reprendrait la mer.

Il s’était rarement senti ainsi. Chaque jour était pareil à une aube nouvelle et même s’ils savaient tous deux qu’ils seraient bientôt séparés, ils avaient du mal à y songer.

Il vit Avery s’éloigner pour regagner la voiture qui attendait. Son épaule trop basse, ses mouvements un peu raides, cela l’émouvait. *Qui sont-ils, ces hommes, Kate? Si seulement l’Angleterre voyait ses enfants.* Et, couvrant le bruit du vent qui faisait vibrer les drisses et le grément incomplet de la *Larne*, il entendait sa voix dans sa tête. *Ne me quitte pas!*

Il y eut des cris et Bolitho vit que les fusiliers du piquet le surveillaient, un peu nerveux. Une silhouette charpentée apparut sur le pont, en uniforme de lieutenant de vaisseau, mais sans coiffure. L’officier fit dégager les marins et les ouvriers du chantier avant de hurler :

– La garde à la coupée, bande d’incapables! Mais pourquoi ne m’a-t-on pas prévenu?

Bolitho posa le pied sur le pont et agita sa coiffure en direction de la petite dunette.

– Cela me fait bien plaisir de vous revoir, monsieur Ozanne! Toujours autant de voix!

Puis il rabattit un pan de son manteau sur l’épaule pour découvrir une épaulette ornée de deux étoiles d’argent.

Les ouvriers de l’arsenal n’en revenaient pas, mais quelques marins poussèrent des vivats. Comme de vieux amis qui se retrouvent.

Ozanne était originaire des îles Anglo-Normandes et avait

d'abord navigué au commerce. Excellent officier en dépit de ses manières rudes, il était vieux pour son grade et de cinq ans plus âgé que son commandant.

Bolitho lui serra la main.

– Alors, Londres, comment était-ce ?

La figure d'Ozanne s'épanouit, mais il avait le regard las.

– J'oubliais, sir Richard. Le commandant Adam est ici. Et l'*Anémone* est par là-bas – il réfléchit à la question. Je ne me suis pas éternisé, mais ils avaient l'air contents de recevoir les dépêches – il secoua sa grosse tête. Dites-moi, sir Richard, à l'Amirauté, ils passent toujours leur temps à courir dans tous les sens ?

Bolitho souriait. *La famille.*

– Oui, c'est assez habituel ! – et, redevenant sérieux : Le commandant est-il à bord ?

– Je vais l'appeler.

– Non, monsieur Ozanne, je connais le chemin.

Il se disait que James Tyacke savait qu'il était là. Il contempla la coque élancée avec ses volées noires, les affûts peints en jaune qui attendaient sous des toiles pour les protéger des avanies du carénage. *La Larne. Le bâtiment de Tyacke. Sous mes ordres.* Il emprunta la descente et, baissant la tête pour éviter les barrots, se dirigea vers la chambre de poupe.

Il sentait des odeurs familières que même l'arsenal ne parvenait pas à effacer. Peinture, goudron, chanvre, senteurs d'humanité entassée. Il n'était pas à bord d'un quelconque brick mené à la dure. Tyacke avait surmonté sa terrible blessure pour faire de ce bâtiment ce qu'il était devenu, et ce qu'il avait accompli. *Le démon à la moitié de figure.*

Accepterait-il de recommencer ? Oserait-il seulement le lui demander ?

Tyacke se tenait devant les fenêtres de poupe inclinées, les épaules courbées sous les barrots de sa chambre minuscule,

qui occupait pourtant toute la largeur du château. Son visage était plongé dans l'ombre.

– Bienvenue à bord, amiral.

Il allait se saisir de sa vareuse avec son épaulette unique, mais Bolitho lui dit :

– Non, je suis à bord sans y avoir été invité.

Il se débarrassa de son manteau de mer avant d'accrocher sa vareuse sur le dossier d'un fauteuil.

– Pour une fois, parlons entre hommes, tout simplement.

Tyacke s'approcha d'un équipet dont il sortit une bouteille et deux verres.

– Récupéré à bord d'un contrebandier, amiral. Apparemment, c'est du bon.

Lorsqu'il se retourna, la lumière réfléchiée par la surface de l'eau éclaira la moitié gauche de sa figure. Comme Avery, il avait des traits bien marqués, et ses yeux étaient cernés de pattes-d'oie, résultat de toutes ces années passées à la mer sur tant d'océans.

L'autre moitié de sa figure était si brûlée qu'elle n'était presque plus humaine. Seul son œil avait résisté, un œil du même bleu que ceux de Herrick. Ses cheveux rebelles n'y avaient pas non plus échappé. Avant, ils avaient dû être aussi noirs que ceux de Bolitho, mais ils étaient maintenant poivrés de gris. Et au-dessus des brûlures, ils avaient complètement blanchi, comme la mèche qui recouvrait la cicatrice que portait Bolitho, cette mèche qu'il détestait tant.

Cela s'était passé à bord du *Majestic*, au combat d'Aboukir, comme on l'appelait désormais. Tyacke se trouvait dans la batterie basse lorsque l'enfer avait explosé autour de lui. Il n'avait jamais su ce qui avait causé cette explosion, tous les canonnières de sa division avaient été tués. Même le brave Westcott, commandant du *Majestic*, était mort au cours de cette terrible journée.

Le cognac était fort et vous enflammait la bouche. Ils choquèrent leurs verres et Tyacke dit :

– Un ennemi qui en veut et de l'eau pour manœuvrer, voilà tout ce que je demande, amiral !

Cela faisait un effet bizarre, trinquer ainsi dans un chantier. On entendait des piétinements sur la dunette, à quelques pouces seulement au-dessus, des glènes de cordages que l'on traînait sur le pont avant de les hisser dans la mâture pour les gréeurs.

Tyacke l'observa tranquillement, puis se décida avec une détermination qui avait quelque chose de physique.

– On va m'enlever mon bâtiment, c'est cela, amiral ?

Il avait dit cela très simplement, mais c'était à vous fendre le cœur. Il regardait les ombres comme pour éviter la pâle lumière du soleil qui filtrait par la claire-voie. Tant de choses s'étaient passées ici. Tant de décisions y avaient été prises, qui en avaient anéanti certains, peut-être, alors qu'ils se retrouvaient seuls face au vaste océan. Mais pas cet homme.

– On m'a indiqué, répondit Bolitho, que la *Larne* allait retourner croiser sur les côtes d'Afrique pour lutter contre le trafic d'esclaves. On m'a assuré que pas un membre de votre équipage ne serait débarqué pour servir sur d'autres bâtiments. Je peux obtenir l'engagement écrit du major-général, si vous le souhaitez.

Tyacke contemplant son gros coffre de mer. Bolitho se demanda si la robe y était toujours serrée, celle qu'il avait offerte à Catherine après les avoir sauvés, pour cacher sa nudité aux regards des marins qui l'observaient.

– Je préférerais, amiral. Je n'ai aucune raison de faire confiance à un major-général.

Il leva les yeux, un peu gêné.

– Je viens de dire une chose stupide. Je vous demande pardon, amiral !

– J'ai commandé une frégate, dans le temps.



Comment cela pouvait-il autant l'atteindre, après toutes ces années? *J'ai commandé.*

– Je me souviens trop bien de ces bons marins qu'on m'enlevait, pour les remplacer par du gibier de potence.

Tyacke but une gorgée et attendit la suite.

– Je ne me sens pas le droit de vous le demander, reprit Bolitho, mais...

Il s'interrompit en entendant un choc sourd sur le pont, suivi immédiatement par les hurlements d'Ozanne, puis par des éclats de rire. Entendre les gens rire à bord d'un vaisseau du roi était une chose trop rare. *Comment faire pour lui poser la question?*

Tyacke restait immobile devant les vitres en verre épais.

– Mais vous allez me le demander, amiral.

Il se pencha en avant, éclairant ainsi son visage.

– Les grades n'ont rien à voir à l'affaire.

– Non, rien à voir, répondit Bolitho. Nous avons accompli trop de choses ensemble. Et lorsque vous nous avez arrachés à la mer, je suis devenu votre débiteur, et de beaucoup.

Il pensait à elle, dans cette chaloupe qui bouchonnait, son habit de marin plaqué contre son corps, alors qu'ils affrontaient ensemble l'océan et la perspective d'une mort imminente.

Il s'entendit qui disait doucement :

– Je veux vous obtenir une promotion...

Il hésita, cela ne venait pas.

– Et je souhaite que vous soyez mon capitaine de pavillon. Je n'en veux aucun autre. *Tu as besoin de lui, tu en as besoin. Dis-le-lui...* – ses mots résonnaient dans la chambre. C'est ce que je suis venu vous demander.

Tyacke le regarda droit dans les yeux.

– Je ne voudrais servir personne d'autre, amiral. Mais...

Il hocha la tête.

– Oui, ce *mais* dit tout ce que j'ai à dire. Sans la confiance

que vous m'avez accordée, j'aurais fini par m'apitoyer sur moi-même. Mais sans la liberté dont je jouis à bord de ce bâtiment – sans la *Larne* – non, ce choix m'est trop difficile.

Bolitho prit son manteau. Avery devait le chercher. Autant ne pas le mêler à ça, cela n'aurait servi qu'à le blesser.

Il se leva et tendit la main à Tyacke.

– Je dois aller faire visite au major-général.

Il le regardait fixement, il savait qu'il n'oublierait jamais ce moment.

– Vous êtes mon ami, vous êtes aussi l'ami de Lady Catherine, et il en sera toujours ainsi. Je vais demander qu'on laisse vos hommes descendre à terre par bordée.

Il sentit une poigne vigoureuse, et Tyacke qui lui parlait d'une voix émue. Tout était fini.

Le lieutenant de vaisseau George Avery descendit de voiture pour se retrouver sous un fin crachin qui arrosait les fanaux et son visage.

– Attendez ici... je n'en ai pas pour longtemps. Puis vous nous conduirez à la *Tête de Sanglier*.

Tout ceci avait pris plus de temps qu'il ne l'aurait pensé, ou était-ce la nuit qui tombait plus tôt que d'habitude. Il enfonça sa coiffure sur son front et remonta le col de son manteau de mer. Son estomac commençait à crier famine, et il se dit qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner pris à la va-vite dans quelque auberge au bord de la route.

Les eaux de la Hamoaze, au-delà de l'arsenal, étaient couvertes de feux de mouillage qui faisaient comme des lucioles sur leurs reflets. Tout autour, de petites embarcations jetaient des ombres, canots majors embarquant et débarquant des officiers, canot de rade montant la garde, l'agitation ininterrompue d'un port très actif.

Ici, le long du mur, il y avait d'autres lumières ; les fanaux

de coupée, là où un novice, un étourdi ou un homme qui aurait trop bu aurait risqué de se prendre les pieds dans un anneau ou dans du matériel de chantier et de passer par-dessus bord.

Il aperçut les deux mâts nus du brick qui se dressaient plus haut maintenant, avec le flot. Il voyait des silhouettes à la porte de coupée, un lieutenant de vaisseau dont la vareuse portait des parements de col blancs : sans doute la garde qui se rassemblait pour rendre les honneurs au vice-amiral qui allait redescendre à terre.

De quoi avaient-ils parlé, il l'ignorait. Du bon vieux temps peut-être, de leur sauvetage après le naufrage qu'Allday lui avait raconté. Pauvre Allday ; ce voyage devait l'inquiéter et le mettre hors de lui. Ne pas être là où il aurait dû être, comme il aurait dit.

Avery reconnut cet officier solidement bâti. Paul Ozanne, le second de la *Larne*.

– Je suis en retard, monsieur Ozanne. J'espère que Sir Richard n'est pas trop fâché.

Lui prenant le bras, Ozanne le conduisit à l'arrière. La claire-voie était plongée dans l'ombre, à l'exception d'une unique chandelle.

Ozanne lui répondit d'un ton bourru :

– Sir Richard est parti depuis longtemps. Il a demandé de vous prévenir qu'il se rendait à la résidence du major-général.

Avery se raidit. Quelque chose n'allait pas. Pas du tout. Sans cela...

– Que s'est-il passé ?

Ozanne devait le savoir. Mieux que personne, il comprenait son commandant qui était son compagnon, son ami, même.

– Il est en bas en train de boire. Jamais vu comme ça, c'est pire que tout. Pas moyen de lui arracher un mot. Je suis vraiment inquiet.

Avery revoyait l'expression de Bolitho lorsqu'il était monté

à bord. Anxieux, désespéré, rien à voir avec celui qu'il avait connu à la mer ou chez lui, à Falmouth.

– Puis-je lui dire un mot ?

Il s'attendait à un refus sans nuance. Au lieu de cela, Ozanne lui dit d'un ton bref :

– Je vous en serais reconnaissant, mais faites attention où vous mettez les pieds. Ça risque de tanguer sec.

Avery fit signe qu'il avait compris. Allday lui avait déjà fait ce genre de mise en garde.

Il faisait si sombre dans l'entrepont qu'il manqua tomber. La *Larne* était minuscule et exigüe lorsque l'on sortait d'une frégate, surtout après ce vieux *Canopus* à bord duquel il était embarqué lorsque Sillitoe lui avait écrit pour lui annoncer qu'il pouvait peut-être lui obtenir une position d'aide de camp.

– Qui est là ? Allez-vous-en !

– C'est Avery, commandant. L'aide de camp !

Il aperçut une bougie qui vacillait, le visage défiguré de Tyacke qui se détournait pour attraper une bouteille.

– C'est lui qui vous envoie, c'est ça ?

Il avait l'air furieux, presque menaçant. Avery lui répondit :

– Je pensais que Sir Richard se trouvait à bord, commandant.

– Eh bien, nom de dieu, vous voyez bien qu'il n'y est pas, alors fichez-moi le camp !

Puis, changeant brusquement de ton :

– Ce n'est pas votre faute. C'est la faute à personne. C'est cette foutue guerre, et tout le mal qu'elle nous a fait.

Il marmonna quelque chose en ouvrant la bouteille et remplit un second verre en faisant des éclaboussures sur la table. Avery sentit l'odeur du liquide et songea à son estomac vide.

– J'ai bien peur que ce ne soit que du genièvre. J'ai épuisé le cognac – il fit un vague geste. Bougez-vous. Je vous vois pas bien d'ici.

Avery se leva en restant courbé à cause des barrots. *Pauvre vieux, il ne veut pas que je voie ce côté de sa figure.*

Tyacke reprit d'une voix pâteuse :

– Vous boitez. Bien sûr, j'avais oublié. Vous aussi, vous avez été blessé, n'est-ce pas ? Et vous êtes passé en conseil de guerre – il répéta : Mais ce n'est pas votre faute.

– Que puis-je faire pour vous, commandant ?

Mais Tyacke semblait ne pas l'entendre.

– On fait une jolie bande à nous tous, hein ? J'ai aperçu son maître d'hôtel – Allday, c'est ça ?

Avery se contenta d'acquiescer, tant il avait peur de l'interrompre.

– Je l'ai surpris plusieurs fois, quand il croyait que Sir Richard ne le voyait pas, il lui arrivait de se tenir la poitrine, il arrivait à peine à respirer à cause de cette blessure que lui ont faite les Espagnols.

Sa voix était plus sourde et Avery imaginait Ozanne penché sur la claire-voie qui écoutait, plein d'espoir.

– Et puis il y a aussi son *vieil ami*, le contre-amiral Herrick. Étonnamment, il était devenu plus amer.

– Et voilà qu'avec toutes ses bêtises, il a perdu un bras !

Il vida un verre en tremblant presque.

– Faut croire que Sir Richard adore aider les canards boiteux.

– C'est un homme généreux, commandant. Je ne permettrai pas qu'on dise du mal de lui !

Tyacke bondit sur ses pieds. Il empoigna Avery par le col et le renversa sur la table, son visage à quelques centimètres du sien.

– Bien sûr, que c'est un homme bien ! Bon sang de bois, ce n'est quand même pas vous qui allez m'apprendre ce que je dois dire ou penser !

Avery n'essaya même pas de bouger pour se dégager. Il avait devant lui, à deux doigts, le visage blessé de Tyacke,

cet œil bleu qui brillait à la lueur de la bougie, rempli de douleur. Mais, pis encore, on voyait des larmes rouler sur la peau tuméfiée.

Tyacke le secouait doucement.

– Regardez-moi. *Mais... regardez... moi.*

Avery lui répondit :

– Racontez-moi, commandant.

Ozanne pouvait arriver d'un moment à l'autre, et il serait alors trop tard.

Tyacke lâcha sa prise et lui donna une tape sur le bras avant de se laisser retomber lourdement sur son siège. D'une voix neutre, impersonnelle, il lui dit :

– Il m'a demandé d'être son capitaine de pavillon – il hocha la tête en riant silencieusement. Vous vous imaginez ça, mon vieux ? Comment pourrais-je accepter ?

– Vous croyez que c'est pitié de sa part ? Il ne se permettrait jamais de faire courir un risque à ses gens, même au profit d'un ami très cher.

Il se tut, s'attendant à une nouvelle explosion. Mais Tyacke était redevenu très calme, sauf qu'il soufflait bruyamment et que l'on voyait des ombres jouer sur sa figure.

Avery se souvenait de ce qui avait amené Allday à lui confier, désespéré, que Bolitho avait un œil malade. Il se souvenait de la fierté qu'il en avait ressentie, d'être admis à partager ce secret. Le confier maintenant à quelqu'un d'autre lui aurait paru trahir.

Mais il avait le cœur serré dans une griffe qui ne voulait pas le lâcher. Il y avait tant de choses en jeu. Trop de choses. Il commença :

– Vous parliez de vos malheurs, à l'instant...

Tyacke secoua la tête :

– Je ne voulais pas manquer de considération à votre égard.

– Je ne l'avais pas compris ainsi – il but son gin âcre et dit :

Nous ne sommes pas les seuls.

– Bon sang, mais je le sais bien!

Avery se tut. Tyacke se pencha vers lui et, l'espace d'un instant, l'aide de camp crut qu'il était allé trop loin. Puis il dit, d'une voix presque inaudible :

– Pas Sir Richard? Vous ne voulez sûrement pas parler de lui?

Avery se leva lentement.

– Il perd la vue d'un œil.

Tyacke porta la main à sa figure, comme il l'avait sans doute fait lorsqu'on lui avait définitivement ôté ses pansements. C'était miracle qu'il n'ait pas perdu son œil.

– Il ne m'en a pas parlé.

Avery aurait bien aimé rester, mais il savait qu'il devait se retirer.

– C'est un homme qui vous ressemble énormément, commandant. Et, plus que tout, il a sa fierté. Vous voyez, il ne s'agissait pas de pitié.

Il entendit la respiration bruyante d'Ozanne dans la cour-sive.

– Il a besoin de vous, maintenant plus que jamais. Vous auriez voulu qu'il vous supplie?

Il croisa Ozanne, qu'on sentait fort soulagé car il craignait que Tyacke ne le convoque une fois encore et que tout recommence. Il savait que cela le rendrait malade.

Avery regagna sa voiture et réussit à ordonner dans un souffle :

– La résidence du major-général, je vous prie!

Dans la petite chambre, le lieutenant de vaisseau Ozanne observait Tyacke qui essayait de refaire le plein de son verre. Il lui demanda d'un ton sinistre :

– Que s'est-il passé?

Tyacke leva la tête et s'essuya les yeux d'un revers de manche.

– C'est un secret, Paul. Si je vous le dis, ce n'en sera plus un.

Il avait la voix pâteuse.

La bouteille roula sur le pont et Tyacke en aurait fait autant si son second ne l'avait pas rattrapé d'une poigne vigoureuse.

– Je ne sais pas qui vous a dit quoi, James Tyacke, mais je commence sérieusement à me faire du souci pour *vous*!

Il poussa un grand soupir et souffla la chandelle.

Puis, la vareuse de Tyacke sur le bras, il sortit. On entendait la pluie tomber dans la descente.

Ozanne, qui était en mer depuis son plus jeune âge, passa un long moment à observer et à écouter la bordée de repos qui prenait son souper dans l'entrepont bondé de monde. Les hommes devaient discuter de cette permission de descente à terre. Pareille générosité était du jamais vu.

Ozanne effleura l'épaulette dorée sur la vareuse de Tyacke et dit à voix haute: «Je pense que nous allons vous perdre, James, et nous en serons plus pauvres.»

Plus tard, il se rendit compte qu'il avait parlé à tout le bâtiment – et pour tout le bâtiment.

Le vice-amiral Sir Graham Bethune traversa l'épais tapis en arborant un large sourire et s'empara de la main de Bolitho.

– Mon Dieu, sir Richard, vous me remplissez le cœur de joie quand je vous trouve en si belle forme et si reposé! Je dois vous avouer que j'étais un peu tendu à l'idée de vous voir pour la première fois depuis ma nomination. J'ai du mal à oublier ces jours si anciens, lorsque j'étais un aspirant qui bafouillait et que vous étiez mon commandant.

*Sa poignée de main et son sourire sont sincères*, se dit Bolitho. Bethune n'était pas exactement comme il se l'était imaginé, et il était vrai qu'il ne l'avait pas revu depuis l'époque de son premier commandement, la corvette *Hirondelle*, en 1782. Une éternité.



L'aspirant à la bonne bouille couverte de taches de rousseur foncées avait vécu. Au lieu de cela, il avait en face de lui un amiral qui devait avoir la quarantaine passée, mais paraissait bien plus jeune. L'œil vif, svelte, plein d'assurance, rien à voir avec tant d'officiers qui avaient traîné dans les salons de l'Amirauté. Il avait toujours ce même sourire contagieux, mais il avait gagné en confiance en soi et en autorité. Bolitho songea qu'il ne devait pas laisser insensibles les dames de la Cour ni les invités des nombreuses réceptions auxquelles l'appellerait désormais sa nouvelle position.

Bolitho en ressentait une certaine jalousie et s'en voulait de sa vanité. Il avait suivi de temps à autre dans la *Gazette* la célébrité croissante de Bethune. L'événement déterminant avait été le combat qu'il avait mené alors qu'il commandait un petit sixième rang de trente-six canons. Naviguant seul, il était tombé sur deux grosses frégates espagnoles dont chacune aurait pu le battre. Au lieu de cela, après un engagement épique, Bethune avait contraint la première à s'échouer et s'était emparé de la seconde, pratiquement sans avoir perdu un homme.

Bethune reprit :

– Si cela vous convient, j'organiserai une réunion après-demain. Je crois qu'il serait stupide d'attendre encore.

Il lui indiqua un siège :

– Je voulais vous voir d'abord. Pour me préparer. Il y a de nombreux changements ici, ils sont inévitables. Mais je suis sûr que vous en êtes parfaitement informé.

Un domestique entra avec du vin et des verres. Lui aussi ne ressemblait pas à ceux de Godschale ou de Hamett-Parker.

Bethune jouait négligemment avec ses boutons.

– Comment va votre épouse ? Bien, j'imagine ?

Bolitho se détendit un peu. Il voulait peut-être l'éprouver, comme lorsque l'on tire un coup de réglage avant de décider de la manœuvre suivante.

– Lady Catherine se porte au mieux, merci. Je dois la retrouver très bientôt à Chelsea.

Juste un petit essai, rien de plus.

Bethune hocha la tête :

– Je serais très heureux de la rencontrer.

Bolitho revoyait Godschale, assis à cette même table, se lamentant sur le poids de ses responsabilités tout en goupillant sans doute sa prochaine aventure avec la jeune femme de l'un de ses subordonnés. Ses appétits avaient fini par causer sa perte.

Il examinait maintenant son ancien aspirant d'un œil nouveau. Beau garçon, avec cette touche d'insouciance qu'apprécient certaines femmes. Il était marié, mais peut-être cachait-il une maîtresse quelque part.

Le domestique les servit. Un vin du Rhin très frais, désaltérant après tous ces milles, ces changements de chevaux dans des auberges qui se ressemblaient toutes. Il se demandait si ce vin ne venait pas de la boutique dans St James's Street où Catherine l'avait déjà emmené.

Bethune reprit :

– J'ai lu toutes vos lettres et toutes vos dépêches, en particulier ce que vous dites des opérations de blocus et de la protection des routes maritimes. Naturellement, sir Richard, vous êtes dans le vrai.

Encore ce sourire contagieux, celui d'un lieutenant de vaisseau qui aurait voulu jouer les vice-amiraux.

– Mais c'est à vous qu'il appartiendra de convaincre Leurs Seigneuries.

Bolitho songeait à Tyacke et aux mots qu'avait employés Catherine lorsqu'il lui avait fait part de ses intentions. Il en avait encore lourd sur le cœur. C'est elle qui avait eu raison.

– J'ai de bonnes nouvelles de votre ami, votre ancien capitaine de pavillon, Valentine Keen.

Bolitho espérait que Bethune n'avait pas noté son mouvement de surprise. C'était comme s'il lisait dans ses pensées.

– Il va être promu contre-amiral, et il l'a largement mérité, comme vous le souligniez vous-même dans votre rapport.

Bolitho détourna les yeux. Il se souvenait de Hamett-Parker, de l'hostilité que soulevait chez lui cette suggestion, mais, maintenant que Keen était officier général, et grâce à ses seuls mérites, il se rappelait la confession désespérée d'Adam, à Falmouth, au coin du feu. Zénoria, femme d'un officier général? Voilà qui dépassait l'imagination. La fille aux yeux d'or allait être submergée, anéantie, dans un monde qu'elle ne comprendrait jamais et dont elle ne ferait jamais partie. Il ne fallait pas non plus que cela démolisse Adam.

Bethune reprit un autre grand verre de vin.

– Je note avec intérêt vos convictions au sujet des États-Unis. À propos, votre adversaire, le capitaine de vaisseau Nathan Beer, j'ai appris qu'il venait d'être promu commodore.

Bolitho revoyait ces instants terribles, les éclis plantés dans sa figure comme des aiguilles, Herrick qui arrivait en vacillant sur le pont avec son moignon sanguinolent, qui relevait de son commandement le commandant de la *Walkyrie* et prenait en main les opérations.

Il répondit sèchement :

– La prochaine fois que nous nous rencontrerons, j'en ferai un amiral!

Sa remarque réjouit Bethune qui lui demanda lentement :

– Croyez-vous que nous aurons la guerre?

– J'en suis convaincu. Si vous me permettez de vous expliquer...

Bethune lui sourit.

– Non, pas à moi, sir Richard. J'en suis tout aussi convaincu. Les autres seront plus intéressés par les dépenses que par la probabilité de la chose.

Bolitho songeait à Catherine. Elle devait être arrivée à Chelsea, ou en être tout près. Juste avant son départ pour Plymouth, elle avait fait allusion au médecin de Londres : « Cela ne te ferait pas de mal. Il serait peut-être même capable de te soulager. »

Bethune lui demanda brusquement :

– Votre œil vous gêne-t-il ?

Il prit alors conscience qu’il l’avait frotté.

– Un coup de froid, j’imagine.

– Oui, répondit Bethune d’un ton désinvolte, c’est vrai, vous arrivez de Cornouailles et c’est bien possible.

Il était lui-même cornouaillais. Bolitho se souvenait qu’il le lui avait dit lorsqu’il avait pris le commandement de *L’Hiron-delle*. Mais maintenant, il avait du mal à l’imaginer en Cornouailles.

Cela dit, il était perspicace, très perspicace. Mieux valait ne pas l’informer de sa blessure. Bethune poursuivit :

– Le choix qui est le vôtre, pour votre vaisseau amiral, *L’Indomptable*, m’a légèrement surpris, même si je devine vos raisons. Mais certains de mes supérieurs pourraient être d’un autre avis, ou souligner que vous avez un sérieux penchant pour les vieilles coques.

Bolitho sentait le mépris qu’il éprouvait pour les « supérieurs » en question.

Bethune ajouta :

– Vous avez mon soutien, mais je préférerais que vous le sachiez. Je vais souligner que deux autres vieux vaisseaux, le *Victory* et l’*Hypérion*, sont entrés dans l’histoire !

Un domestique fit son apparition, l’air nerveux.

– L’aide de camp de Sir Richard Bolitho est dans l’anti-chambre, sir Graham...

Bethune esquissa un sourire.

– Un homme bien courageux, pour oser s’aventurer chez des officiers généraux – puis, s’adressant tout particulièrement à Bolitho : Et chez des amis.

Bolitho se leva alors qu'Avery faisait son entrée dans le vaste bureau, son bicorne sous le bras.

Était-il arrivé quelque chose de fâcheux? Avery avait-il trouvé déserte la maison de Chelsea?

Avery salua Bethune du menton, mais Bolitho surprit son expression, mélange de méfiance et de curiosité aiguë. Cet homme ne ressemblait pas au malheureux Jenour, il ne tenait jamais rien pour acquis. Il lui dit :

– Une lettre par courrier rapide, amiral – leurs regards se croisèrent –, elle vient de Plymouth.

Bolitho la lui prit, bien conscient de ce que Bethune l'observait.

Le billet, avec son écriture penchée de la main de Tyacke, était net et sans fioritures.

Tout l'honneur est pour moi. Il ne s'agit pas seulement de loyauté.

J'attends vos ordres.

Il avait griffonné sa signature au bas du feuillet, une signature à peine lisible.

Bolitho jeta un coup d'œil à Avery, mais le lieutenant de vaisseau restait impénétrable. Puis il approcha la feuille de ses narines, il revoyait la petite chambre comme elle était lorsqu'il avait quitté Plymouth, voilà seulement quelques jours.

Bethune souriait :

– Un parfum, sir Richard? Oserai-je vous demander?

Bolitho hocha négativement la tête. C'était l'odeur du cognac.

– Avec votre permission, sir Graham, je vais vous dire quelque chose.

On avait rempli les verres et on en avait donné un à Avery. Bethune répondit :

– Je suis *tout ouïe*!

Bolitho sentait que son œil le piquait, mais ce n'était plus sa blessure, non, c'était autre chose.

– À l'homme le plus courageux que j'aie jamais connu.

Ils choquèrent leurs verres, Avery le regardait. Un secret de plus entre eux.

Bolitho sourit à son tour, pour la première fois depuis qu'il était là. Ils étaient parés.

– Au travail!